

NASSER ASSAR PEINTRE IRANIEN A PARIS

Le temps n'est plus où, dans la capitale du « monde civilisé » la seule qualité de Persan vous rendait, du jour au lendemain, célèbre. Aujourd'hui, on est un Iranien parmi tant d'autres, un étudiant parmi la foule des étudiants de Paris. On est Nasser Assar, peintre inconnu et dont la barbe seule parce qu'elle est très noire et l'accent quelquefois révèlent « un orient barbare ».

Et je demande cependant « Comment on peut être Persan ? ».

Comment peut-on être Nasser Assar, peintre aux qualités réelles et déjà déçu de toutes les hostilités rencontrées. Comment surtout peut-on devenir Nasser Assar, peintre d'un monde qui vous appartiendrait parce qu'on lui appartient.

Si Nasser Assar se trouve à Paris depuis le mois de Novembre c'est pour de bonnes raisons. Quelques faits seulement. Situation des peintres en Iran : pour la plupart ils enseignent le dessin dans les lycées et sont très mal payés. Chaque exposition révélant le plus parfait désintérêt pour leur travail le plus réel.

Que devient l'art traditionnel, la miniature ? Un monopole d'Etat de la médiocrité. Qu'on imagine une firme subventionnée pour fabriquer en série de petites images à l'usage des touristes. Les thèmes traités sont bien ceux d'une tradition [littéraire poétique]. Mais cette tradition

est morte et cet art s'est figé. Formules privées de sens et inlassablement répétées que, les touristes exceptés, personne ne prend au sérieux.

Que reste-t-il alors à la belle jeunesse ? Une Ecole des Beaux Arts avec ses bons principes et ses vieux professeurs. Deux professeurs plus exactement enseignent à Téhéran : une vieille dame française qui n'a jamais tenu un pinceau et un noble vieillard tout juste capable de corriger des dessins d'étude.

Alors quand on est Nasser Assar on ne supporte

plus cette vie d'étouffement, on rêve de la vie la plus vivante. On part. On est parti. Paris. Assar n'a rien d'un Rastignac. Il ne lance de défi à personne. Quelques photos des œuvres qu'il n'a pu emporter avec lui sont le seul bien, le seul défi à l'avenir qu'il nous propose.

Le caractère purement occidental de cette « œuvre » saute aux yeux. Influences sensibles et non dissimulées : Rembrandt, Braque. Un signe d'orientalisme peut-être dans une certaine finesse nerveuse du trait, qui est celle de l'écriture arabe elle-même. Deux groupes

d'œuvres nettement distinctes. Des études proprement dites qui sont peut-être les plus belles par l'équilibre des masses qu'elles composent. Recherche de la perspective ou, au contraire, création d'un monde plat, à deux dimensions où la cruche n'est plus qu'un dessin sur le dessin de la tenture. Ce côté purement technique n'est bien sûr pas séparable du deuxième groupe d'œuvres, les compositions. Ce sont des poèmes peints, des images de rêves où le symbole et le surréel se mêlent en des thèmes à variations. Tantôt il part d'une réalité, le spectacle grandiose et désolant d'une rue moderne après minuit — pour aboutir à une création pure d'un dessin fantastique où se mêlent la lumière triste et les ombres terrifiantes des arbres et d'un vivant. Tantôt il part d'une idée — et nous voyons deux hommes, l'un jeune au premier plan, l'autre vieux et se confondant pres-

que avec le sable morcelé dont le plus jeune était uniformément façonné — pour comprendre la rupture de mort.

Mais toujours le souci formel de la composition domine. L'unité de chacune de ces toiles en fait un monde qui se suffit chaque fois à lui-même, riche de ses propres, secrètes, correspondances.

Espérons pour Nasser Assar que Paris saura l'accueillir et reconnaîtra la valeur d'un art que ses compatriotes ont livrés aux marchands du Temple.

Janine CAHEN

